

d'autres enfin essaient de dresser le soi-disant *national* Proudhon contre Marx, ce sale Boche, doublé d'un sale Juif. Tentatives vaines : Hegel, assurément, ne sera jamais délaissé pour un Balmès par quiconque voudra philosopher un peu sérieusement ; Wagner domine plus que jamais nos grands concerts ; Marx est plus que jamais, lui aussi, l'animateur du mouvement ouvrier, depuis que Lénine, son disciple, a fait de la Russie la forteresse de la Révolution européenne ; et le « génie du Rhin », malgré Maurice Barrès et la politique surnoise du grand Lorrain qu'est Poincaré, cherchant à susciter une République rhénane, restera germanique. L'histoire implacable ne se refait pas au gré de nos désirs et de nos regrets ; tout le nationalisme français est frappé, à priori, d'une

radicale impuissance et s'avère profondément artificiel, parce qu'il est à contre-fil de toute l'histoire contemporaine : la pauvreté de ses coryphées — un Dérouté, un Boulanger, un Barrès, voire un Maurras — prouverait à elle seule ce caractère artificiel.

L'ère prolétarienne est ouverte ; — et c'est une singulière sorte d'utopie — il y a des utopies réactionnaires — que de vouloir, en ce premier quart

du XX^e siècle, ressusciter la France blanche et la France bleue, c'est-à-dire, comme dit Proudhon, ressusciter les morts. La royauté française, certes, fut une grande chose — cette royauté comparée par Renan à un huitième sacrement et qui fut illustrée par un Saint Louis, un Henri IV et un Louis XIV (4) ; mais elle a été décapitée le 21 janvier 1793, et personne n'est en état, même Maurras dans les fourgons de sa dialectique, de la ramener vivante : il faudrait restaurer la féodalité, et Maurras lui-même n'a pas craint de contribuer de toute sa plume disert à la destruction de l'Allemagne féodale, dernier vestige de l'Ancien Régime en Europe.

La Révolution française fut, elle aussi, une grande chose ; et nos XVII^e et XVIII^e siècles, deux

4) M. Louis Bertrand aura beau écrire un *Louis XIV* dithyrambique et voir en lui le héros français par excellence ; ce n'est pas par des exercices de lettrés, même délirants d'enthousiasme artificiel, qu'on redonne de la popularité aux institutions mortes. Proudhon aussi admirait Louis XIV et confirmait le jugement de Voltaire sur le Grand Roi ; mais il ne pensait pas à le... restaurer.

très grands siècles, correspondant à la grandeur ascendante d'une bourgeoisie qui fut vraiment classique, parce qu'elle tenait alors la tête du *devenir social* ; mais tout cela aussi est bien mort : nos classiques, sous la Restauration, étaient libéraux, et s'opposaient aux romantiques, qui rêvaient du Moyen-Age, et ils étalèrent déjà une sécheresse et une impuissance toutes séniles ; nos *néo-classiques* d'aujourd'hui ne sont pas plus vivants, et pour cause : réactionnaires, comme les romantiques, ils auront beau chanter les gloires du XVII^e siècle ; ils ne pourront pas ressusciter un Corneille, un Pascal, un Bossuet, un Molière, voire un Racine, en qui s'exprimait, comme je l'ai dit, la force d'une bourgeoisie en pleine ascension sociale ; et leur classicisme ne peut être qu'un masque, une contre-

façon, une caricature. Quant au XVIII^e siècle, l'impuissance du radicalisme français contemporain, qui n'est pas moins grande que celle du nationalisme, fait voir combien nous sommes déçus de l'esprit des Voltaire, des Montesquieu, des Diderot et de tous les Encyclopédistes : nos bleus ne sont pas plus vivants que nos blancs ; et Robert Louzon a

pu comparer *La Ligue des Droits de l'Homme* à la Compagnie de Jésus, aussi incapable de réaliser l'idéal juridique que les Jésuites de réaliser l'idéal chrétien et condamnés par cette même incapacité à la même casuistique et à la même hypocrisie — cette casuistique et cette hypocrisie immortellement dénoncées par Pascal et Molière, et que seuls un Pascal et un Molière prolétaires pourraient flétrir avec une force égale et même supérieure.

Une France Rouge

La grandeur de la France, en vérité, dépendra désormais tout entière de l'essor de la France rouge, — d'une France reprenant le fil de sa vraie tradition qui est la tradition révolutionnaire, c'est-à-dire la grande tradition classique, dont le romantisme ne fut que l'abandon, la trahison, la défection. Le classicisme a toujours été l'expression littéraire des époques où une classe ascendante et conquérante possédait la maîtrise de soi, la confiance dans l'avenir, le génie créateur, l'élan vital ; et le seul fait que la bourgeoisie contemporaine acclame un Barrès ou un Maurras, pseudo-classiques plus romantiques encore que de Maistre ou Chateaubriand, prouve qu'elle est en proie au désarroi spirituel le plus profond et le plus irrés-

